

6. LA PROPHÉTIE AU TEMPS DU DÉCLIN D'ISRAËL (XVII, 14-24).

Nous allons terminer aujourd'hui la lecture du livre XVII de *La Cité de Dieu* sur la prophétie en survolant l'histoire d'Israël du roi David à la venue du Christ.

Où en sommes-nous ?

Dans une première section (XVII, 1-3), nous avons vu qu'en un sens tout écrivain biblique est un prophète puisqu'il nous révèle, au nom de Dieu, ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes et en particulier ce qui nous attend au-delà de nos perspectives terrestres.

Toutefois, c'est à partir de Samuel et de l'institution de la royauté en Israël que l'on nomma « prophètes » des hommes ou des femmes suscités par Dieu pour parler et agir en son nom à côté du roi et souvent contre lui, comme si la fonction de « Juge » avait été scindée en deux. C'est pourquoi les livres de *Josué*, qui conduisit le peuple après Moïse, celui des *Juges* qui l'installèrent en Canaan, les deux livres de *Samuel* et les deux livres des *Rois* font partie des livres prophétiques, (*Nebiim*), faisant suite à la *Torah* (le Pentateuque), au même titre que les livres portant le nom d'un prophète : *Isaïe*, *Jérémie*, *Ézéchiël* et ceux dits des douze « petits prophètes », en raison de la brièveté de leurs livres. Ces prophètes, le plus souvent, annoncent l'avenir et, à partir de la double promesse faite à Abraham, nous avons deux ou plutôt trois sortes de prophéties : selon qu'elles concernent la descendance d'Abraham selon la chair, c'est-à-dire le peuple d'Israël, qui ne sera qu'une figure visible en ce monde de la cité de Dieu, sa descendance spirituelle, c'est-à-dire la véritable cité de Dieu depuis Abel le juste et qui concerne l'humanité tout entière, ou encore puisque cette véritable cité de Dieu ne sera pleinement visible qu'au Jugement dernier, l'une et l'autre descendance : au sens propre, le peuple d'Israël, et, au sens figuré, la véritable cité de Dieu qui trouvera dans l'Église fondée par le Christ une nouvelle visibilité terrestre, mais ouverte à tous les hommes. Cependant l'Église, telle qu'elle se donne à voir dans le monde, n'est pas vraiment la cité de Dieu, car même si la grâce, en elle et par elle leur en est donnée, tous les baptisés ne vivent pas en vérité « selon Dieu ». Ils restent pécheurs ou capables de pécher...

La seconde section (XVII, 4-7) traitait de l'annonce d'un nouveau sacerdoce destiné à remplacer celui d'Aaron : il sera « selon l'ordre de Melchisédech » et offrira du pain et du vin, mais il n'y aura plus en fait qu'un seul sacrifice, celui du « Christ total », dans sa Tête ressuscitée et dans son Corps « à ressusciter » qui est l'Église, un sacrifice dont le Christ est à la fois, comme « par lui, avec lui et en lui » nous devons l'être nous-mêmes, le prêtre et la victime.

Nous abordons aujourd'hui la troisième section :

3. David et les prophéties sur la royauté (XVII, 8-19)

Nous l'avons vu, les prophéties sur la royauté messianique furent inaugurées par le prophète Nathan (cf. 2Sa 7,8-16) annonçant à David que ce ne serait pas lui, mais son fils qui construirait le temple (cf. XVII,8), puis par « un homme de Dieu », Aethan l'Israélite¹ dont le nom figure au début du *Psaume 88* (XVII, 9-13), où il est dit que Dieu « a différé son Oint » (Ps 88,9).

Il nous faut maintenant aborder quelques psaumes de David annonçant cette royauté future.

3. Les Psaumes de David annonçant la royauté messianique (XVII, 14-19)

XVII, 14. La cité de Dieu poursuivant son cours à travers les temps, David régna dans la Jérusalem terrestre, comme étant le premier dans l'esquisse de la Jérusalem future. Or, David était expert dans l'art du chant : aimant l'harmonie musicale non pour le plaisir de l'oreille, mais porté par sa foi, il offrait ses chants à

¹ Selon la Septante que suit Augustin ; « l'Esrहित » selon la Bible hébraïque et nos traductions françaises.

son Dieu qui est le vrai Dieu, tout en figurant ainsi mystiquement une grande réalité. En effet, l'accord juste et mesuré de divers sons évoque par leur variété harmonieuse l'unité qui assemble une cité bien ordonnée. Du reste, presque toutes ses prophéties se trouvent dans les Psaumes, les cent cinquante que contient le livre que nous appelons *le Livre des Psaumes*.

Pour Augustin, l'harmonie des voix dans le chant est l'image de ce qui doit régner dans la cité des hommes : d'où ce proverbe qu'on lui attribue souvent : *Qui bene cantat, bis orat*, « Qui chante bien, prie deux fois ». Il s'agit de l'unité de tous dans la diversité, mais aussi du dépassement des égoïsmes au profit d'un ordre qui, pour leur propre bien, les dépasse tous.

Suit une mise au point à propos de ce *Livre des Psaumes* et de son lien avec David car, si certains psaumes sont dits « de David », d'autres sont intitulés « À David », ou encore n'ont pas de titre ou sont même attribués à d'autres auteurs, comme le *Psaume 71* « de Salomon » et le *Psaume 88* d'Aethan, dont nous avons parlé dans la séance précédente (cf. XVII, 9-13).

Cependant, alors que nos exégètes soutiennent avec raison que ces psaumes relèvent d'époques et d'auteurs différents et qu'ils furent réunis en un seul recueil « peut-être vers la fin du III^e siècle avant Jésus-Christ »², Augustin préfère les attribuer tous à David, s'appuyant pour cela sur le fait que, dans l'Évangile, Jésus attribue à David le *Psaume 109*, pourtant intitulé « à David », dans lequel David, « animé par l'Esprit saint », a dit que « le Christ est son Seigneur » (Mt 22, 43) par ces mots: « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Siège à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* ». Il s'agit en effet d'un psaume messianique dans lequel l'Oint – le Messie, le Christ – n'est pas seulement dit « fils de David », mais Seigneur puisque le Seigneur l'invite à siéger avec lui.

En fait, il y a deux manières de lire les textes bibliques, deux manières solidaires et dont il ne convient d'abandonner l'une au profit exclusif de l'autre : soit en historien, ce qui peut se faire sans avoir la foi, quand on cherche la vraisemblance, car il est évident, par exemple, que le *Psaume 136* : « *Au bord des fleuves de Babylone* » ne peut pas avoir été écrit plusieurs siècles avant l'exil ; soit en étant attentif au fait que c'est Dieu qui parle à travers ces textes ce qui explique que David, inspiré par l'Esprit, ait pu prédire des événements qu'il ne pouvait pas humainement connaître, et cette manière de voir les choses va tout à fait dans le sens du propos d'Augustin dans ce traité qui cherche dans l'Ancien Testament des promesses qui furent réalisées dans le Nouveau et même bien plus tard, dans le temps de l'Église. C'est d'ailleurs la réalisation de ces promesses qui fondent, pour lui, la véracité de l'Ancien Testament à propos d'événements que seul l'Esprit Saint pouvait connaître au moment de la rédaction de ces livres. Toutefois, gardons-nous de confondre l'avenir de la cité terrestre, tel que peut le prédire un Nostradamus, et ce qui nous concerne, personnellement et au plus haut point, dans notre relation à la cité de Dieu durant notre pérégrination terrestre ! En effet, c'est bien par rapport à la cité de Dieu, qui n'est pas de ce monde, qu'il convient de lire, dans les événements qui se produisent dans le monde, ce que le pape Jean XXIII appellera les « *signes des temps* ».

Ces deux manières de lire les Écritures étaient déjà bien connues dans les premiers siècles du christianisme et Augustin n'ignorait pas ce qu'avait pu écrire sur ce livre des Psaumes un Diodore de Tarse (330-394), le maître de Jean Chrysostome, et de Théodore de Mopsueste : ce recueil de psaumes avait été réuni après la captivité à Babylone (début du quatrième siècle avant J.-C.), par le prêtre et scribe Esdras, de la tribu de Levi et de la famille d'Aaron. D'où ceci :

XVII, 14. [...] Quant à moi je préfère l'opinion de ceux qui attribuent à [David] les cent cinquante Psaumes et estiment qu'il a mis en tête de certains des noms d'autres personnages parce qu'ils avaient valeur de signe relativement à la chose

² Ci la Traduction œcuménique de la Bible, 2010, p.1079

traitée ; et à d'autres aucun nom d'homme dans leur titre, comme si le Seigneur lui avait inspiré cette disposition variée qui, bien qu'obscur, n'est pas vaine. Contre cette opinion, il n'y a pas lieu d'objecter qu'on trouve en tête de plusieurs Psaumes les noms de prophètes ayant vécu fort longtemps après David et qui semblent y parler en leur nom propre. L'esprit prophétique, en effet, n'était pas incapable de révéler au roi prophète David les noms de futurs prophètes pour qu'il puisse chanter d'une manière prophétique ce qui convient à leur personne. Ainsi le roi Josias qui devait naître et régner plus de trois cents ans après, fut révélé par son nom à un certain prophète, qui prédit également ses actions futures (cf. 1 R 13, 2).

Cet « *homme de Dieu* », en effet, s'adresse à Jéroboam, le premier roi de Samarie, pour sanctionner, par la parole et un acte symbolique – l'autel de Béthel fendu en deux – son impiété, mais tout en mentionnant le nom du futur roi de Juda, Josias³. Voilà qui, historiquement, donne à penser que ce texte est postérieur à ce roi réformateur comme ne manque pas de le confirmer la note de la TOB accompagnant ce verset 1R 13,2 qui signale là une « *prophétie faite après coup* », ce qui montre bien qu'aujourd'hui, au nom de la vraisemblance historique, nous sommes sans doute devenus plus historiens qu'auditeurs de la Parole, exactement le contraire de ce qu'était Augustin, ici attentif avant tout aux promesses de Dieu et à leur réalisation.

MB. Maintenant le peuple est instruit et nous sommes devenus plus critiques. Pour Augustin parce que c'est écrit, c'est vrai... Or dans la Bible il y a trois sens : profane mystique et sacré...

JM. Oui, on pourrait être tenté de dire qu'Augustin fait une lecture fondamentaliste des Écritures, fondée sur leur inspiration divine, un peu comme les musulmans lisent le Coran. Sauf qu'Augustin est persuadé que « *Dieu parle aux hommes par des hommes* » et que, selon lui, l'Écriture doit toujours être pensée dans le temps et interprétée, comme en témoigne son traité *De la doctrine chrétienne* qui, commencé au début de son épiscopat, interrompu vers 397, sera repris et achevé vers 426, avant de pouvoir en rédiger la notice critique dans ses *Révisions*, lorsqu'il relira l'ensemble de ses écrits. Or, dans ce traité en quatre livres, les trois premiers traitent de l'interprétation des Écritures et le quatrième de l'art oratoire, à destination du jeune clergé. Pourquoi cette interruption en III, 35 ? Sans doute parce qu'Augustin se devait de citer le *Livre des Règles* de Tyconius, consacré à l'interprétation des Écritures, livre dont il s'était lui-même inspiré, mais qu'il ne pouvait pas citer pour la bonne raison que Tyconius, un brillant théologien laïc d'Afrique, avait le défaut d'avoir été donatiste et de l'être resté, alors que lui, Augustin, en train de devenir le théologien de la *Catholica*, avait entrepris, au moins depuis 393, au côté d'Aurélius, l'évêque de Carthage, de ramener les donatistes au sein de la grande Église. On peut donc penser qu'Augustin, s'il vivait de nos jours, avec l'intelligence et la foi qui étaient les siennes, n'aurait aucun mépris pour les recherches exégétiques, mais qu'il n'en négligerait pas pour autant de nous ramener à la raison d'être des Écritures pour nous faire entendre les paroles du salut. Par ailleurs, les promesses qui concernent l'histoire du peuple d'Israël ne valent qu'en fonction de la cité de Dieu, que cette histoire a pour fonction de révéler. Mais toutes ces promesses ne sont pas dans le livre des *Psaumes*, et il y a d'autres « *psaumes* » qui ne sont pas dans ce livre comme par

³ Josias, 16^e roi de Juda (~639 et ~609), mortellement blessé à la bataille de Megiddo par le pharaon Nékaou II. Il est le père de trois rois : Joachaz, Joaquin et Sédécias. Il répare les dégradations du Temple de Salomon et organise une lecture publique du livre de la Torah que l'on venait de trouver « dans la maison de l'Éternel » (2R 23,2). Il procède à une profonde réforme religieuse, en revenant au strict monothéisme. Il détruit le veau d'or, érigé à Bethel par Jéroboam, le roi d'Israël, et ordonne de célébrer chaque année la fête de la Pâque...

exemple le cantique d'Anne, voire même le premier récit de la création... Augustin s'en tenait donc, comme tous ses contemporains, à l'idée que la *Torah* avait été écrite par Moïse. Or il est bien évident que Moïse n'a pas pu raconter sa mort (Dt 34), ni être témoin de la création du monde ! Mais je crois me souvenir que ce procédé se retrouve aussi chez les auteurs païens, où l'on attribue à un homme un discours qu'il n'a pas pu prononcer tel quel, mais qui résume ce qu'il a voulu dire.

Donc, Augustin qui a longuement commenté par ailleurs les cent cinquante Psaumes⁴, parce qu'il se sent obligé de se limiter « *par l'abondance plutôt que par la pénurie* » (cf. XVII, 15), va citer quelques psaumes parmi les explicites au sujet de la royauté du Christ et de l'Église.

Parmi eux, il y a d'abord le *Psaume 44* : « *Mon cœur a émis des paroles belles. Je dis : mon œuvre est pour le roi ! Que ma langue soit aussi agile que le roseau du scribe...* »

1. Le Psaume 44 sur le Christ et l'Église

XVII, 16, 1 [...] Quel esprit, si lent soit-il, ne reconnaîtrait pas ici le Christ que nous prêchons et en qui nous croyons quand il entend parler de « *Dieu dont le trône est pour les siècles des siècles* », ou de celui qui a été oint par Dieu, certes, à la manière dont Dieu oint, d'un chrême non pas visible, mais spirituel et intelligible ? Qui est tellement étranger à cette religion, ou sourd à sa renommée partout répandue, pour ignorer que le Christ a reçu son nom du chrême, c'est-à-dire d'une onction ? Or, une fois le Christ reconnu roi, tout le reste qui est dit là, [...] doit être entendu non au sens propre, mais au sens figuré...

Autrement dit, ce psaume qui semble célébrer les noces du roi et de la reine, quand il parle d'un trône « *pour les siècles des siècles* » ne peut pas parler d'un roi de la cité terrestre, si bien que tout ce psaume doit être pris au sens figuré. C'est le cas, non seulement du glaive du roi et de ses flèches, mais de sa beauté et de toute la description de sa personne. Et cette « *reine qui se tient à sa droite dans un vêtement tissé d'or et richement parée* » (Ps 44, 10sq.), c'est l'Église, car il ne peut s'agir de n'importe quelle femme (*aliquam mulieraculam*).

Et puis, il y a des jeunes filles et des jeunes gens...

XVII, 16,2 [...] Voilà, en effet, ses compagnons dont l'unité et la concorde dans toutes les nations constituent cette reine appelée dans un autre Psaume *la Cité du grand roi* (Ps 47,3). Du point de vue spirituel, c'est Sion dont le nom en latin est à comprendre comme « contemplation ». Elle contemple, en effet, le grand bien du siècle futur, parce que là se porte son attention. C'est aussi la Jérusalem spirituelle dont nous avons déjà beaucoup parlé et qui a pour ennemie la Cité du diable, Babylone, qui signifie « confusion », De cette Babylone pourtant, la reine est délivrée par régénération parmi tous les peuples, et elle passe ainsi du pire au meilleur des rois, c'est-à-dire du diable au Christ. Voilà pourquoi il lui est dit : « *Oublie ton peuple et la maison de ton père!* » (Ps 44, 11) De cette Cité impie font partie les Israélites seulement selon la chair et non selon la foi, qui sont eux aussi les ennemis du grand roi et de la reine, car venant chez eux et par eux ayant été mis à mort, le Christ est surtout devenu celui d'autres hommes, qu'il n'a pas vus selon la chair. [...] C'est ce peuple, augmenté des vrais Israélites, selon la chair et selon la foi, qui constitue la cité de Dieu, celle aussi qui enfanta le Christ lui-même selon la chair, quand seuls des Israélites la constituaient. D'elle, en effet, était née la Vierge Marie en qui, pour être homme, le Christ a pris chair.

⁴ Cf. L'édition récente de ces *Discours sur les Psaumes* en deux gros volumes, Le Cerf 2007

Lecture symbolique : l'Église, ou plutôt la cité de Dieu dont l'Église est le signe, c'est l'humanité tout entière, arrachée par le Christ des mains du diable.

Car, au sujet de cette cité de Dieu, on peut ajouter ce verset du *Psaume 86* : « *Mère Sion*, dira l'homme, et qu'il est né en elle, et que c'est le Très-Haut qui l'a fondée » (Ps 86,5)

XVII,16, 2 [...] Qui est ce Très-Haut, sinon Dieu ? Et dès lors, le Christ Dieu, avant de devenir par Marie homme dans cette Cité, l'a lui-même fondée dans les patriarches et les prophètes. Ainsi donc, à cette reine - la Cité de Dieu - la prophétie a annoncé longtemps à l'avance ce que nous voyons déjà réalisé : « *A la place de tes pères des fils te sont nés, tu les établiras princes sur toute la terre* » (Ps 44, 17) ; ses fils lui ont fourni par toute la terre des princes et des pères, puisque les peuples, accourant vers elle, la célèbrent d'une confession de louange éternelle pour les siècles des siècles.

MB, Vous dites que l'épouse, c'est l'Église. Mais ce n'est pas forcément un être collectif : ça peut être une femme...

JM Oui pour les mystiques, l'épouse c'est l'âme du croyant, qu'il soit homme ou femme. C'est toute la spiritualité de la virginité consacrée qui trouve ici sa place. En fait, cette femme qui doit quitter la maison de son père, c'est l'humanité - l'humanité entière, comme chaque individu - qui doit quitter son ancien mode de vie (selon l'homme) pour se tourner vers Dieu et vivre selon lui.

Ainsi, le peuple d'Israël ne fut qu'une figure de la cité de Dieu, comme le sera à sa suite, mais tendue vers sa réalité céleste encore invisible, l'Église instituée par le Christ et chargée de porter l'Évangile au monde : deux figures, parce que chacun de leurs membres, comme tout homme, devra, au dernier Jour, passer au crible du Jugement. Mais, parallèlement, chaque nation n'est qu'une figure de la cité terrestre, car, en chacune, il y a aussi des saints qui vivent selon Dieu et appartiennent de ce fait à la cité de Dieu. Autre chose donc la réalité visible, autre chose l'invisible que cette réalité visible signifie : cet invisible qui nous travaille de l'intérieur pour nous amener à vivre selon Dieu et à envisager notre mort, non comme la fin de tout avant laquelle il nous faudrait jouir de la vie au maximum, mais comme un passage vers la vraie vie. Oui, dans nos cités visibles, il y a aussi de la générosité et des actes d'amour qui sont autant de dépassements de l'égoïsme et qui relèvent déjà de la cité de Dieu. Ces actes ne visent pas seulement une réalisation terrestre, mais quelque chose qui compte pour l'éternité, dans cette autre dimension déjà présente, qui n'est pas limitée par le temps, mais qui l'enveloppe tout entier, car nous sommes à la fois dans le temps et dans l'éternité. Notre vie terrestre est préparation à l'éternité. Et le pain de vie qui nous est donné dans l'eucharistie, si nous le recevons avec foi, c'est la vie éternelle qui nous est donnée en même temps que signifiée, afin que toute notre vie devienne eucharistie, c'est-à-dire action de grâce, action, par nous consentie, de cette grâce qui nous est donnée pour vivre selon Dieu avec et parmi les autres.

MB Cela fait penser au *Credo*, où l'on parle du visible et de l'invisible...

JM Oui, le réel est pour nous composé de visible et d'invisible et l'invisible qui, pour le monde se confond le plus souvent avec l'imaginaire de chacun, est pour nous, quand il s'agit de notre rapport à Dieu et à sa cité, plus important que le visible, car Dieu connaît le fond des cœurs, ce qui pour nous est invisible mais où tout se joue. Et cet invisible n'est pas limité par le temps, ni par l'espace, comme le sont les choses que nous percevons hors de nous...

MB. Comme le Christ qui voit la pauvre veuve donner sa pièce au Temple...

JM Oui, Dieu seul connaît ce qui se passe dans le cœur des autres et même ce qui se passe au fond de notre propre cœur... Il nous revient d'essayer d'être le plus juste et le plus cohérent possible, mais ce qui se passe dans notre relation à Dieu, en grande partie, nous échappe : Dieu seul peut en juger, car nous avons toujours la possibilité de

nous illusionner sur nous-mêmes et sur notre relation à Dieu, aussi bien en nous surévaluant qu'en nous sous-évaluant. Ce n'est pas pour rien que dans la *Première Lettre de saint Jean* on lit cette phrase : « *Si notre cœur venait à nous condamner, Dieu est plus grand que notre cœur et il connaît toutes choses* » (1Jn3, 20). Notre relation est tout entière suspendue à sa grâce qui ne peut manquer à ceux qui la réclament, même si ce que nous recevons n'est pas toujours ce que nous demandons, car Dieu seul sait ce dont nous avons vraiment besoin. Et la grâce travaille les âmes, même chez des incroyants, ou chez ceux qui n'en ont pas conscience. Tout cela est dit dans l'évocation du jugement dernier (Mt 25, 31-42), où les bons et les méchants sont tout étonnés de ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait. Il y a rupture entre ce dont nous avons conscience et qui peut nous donner confiance, et ce qui se passe au regard de Dieu, sans que nous en ayons conscience. Et nous n'avons pas la capacité de juger de tout cela.

2. Le Psaume 109 sur la royauté et le sacerdoce du Christ

XVII, 17. Et il en va de même dans ce Psaume où le sacerdoce du Christ, de même qu'ici sa royauté, est très clairement annoncé : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* » (Ps 109, 1). Que le Christ siège à la droite du Père, on le croit, on ne le voit pas. Que ses ennemis soient mis sous ses pieds, cela n'apparaît pas encore ; cela se fait et apparaîtra à la fin ; cela aussi on le croit maintenant, on le verra plus tard. Mais ce qui suit : « *Le Seigneur étendra de Sion le sceptre de ta puissance* » et « *domine au milieu de tes ennemis !* » (Ps 109, 2), est si clair qu'il y aurait, non seulement manque de foi et infortune, mais encore impudence à le nier. Et nos ennemis eux-mêmes l'avouent : de Sion est sortie la loi du Christ que nous appelons Évangile, nous la reconnaissons comme sceptre de sa puissance. Quant à sa domination au milieu de ses ennemis, ceux-là même parmi lesquels il domine l'attestent en grinçant des dents et en s'épuisant à ne rien pouvoir contre lui. Ensuite, ce que le Psaume dit peu après : « *Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas* », signale le caractère immuable de ce qu'il ajoute : « *Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech* » (Ps 109, 4) depuis qu'il n'y a plus nulle part de sacerdoce ni de sacrifice selon l'ordre d'Aaron, et qu'on offre partout par le Christ Prêtre ce qu'a offert Melchisédech quand il bénit Abraham (cf. Gn 14, 18). Qui pourrait hésiter sur la personne de qui ces choses sont dites ? Il faut donc rapporter à ces choses qui sont claires ce qui est un peu plus obscur dans ce même Psaume afin de le bien comprendre, comme nous l'avons fait déjà dans nos sermons au peuple.

Augustin fait ici référence à ses *Discours sur les Psaumes* et nous savons que son commentaire du Psaume 109, sous-titré « *Sermon au peuple* » fut prononcé à Hippone en 412. Augustin y parle du Fils de David selon la chair mais qui est en même temps son Seigneur, en tant que Verbe divin, avec cette belle phrase au § 6 :

À cause de notre infirmité, car nous gisons comme une chair sans espoir, « *le Verbe s'est fait chair afin d'habiter parmi nous nous* » : Voici le fils de David »⁵.

Ce psaume ne peut s'appliquer qu'au Christ.

En complément à ce texte prophétique sur la royauté et le sacerdoce du Christ, Augustin cite quelques versets du Psaume 21 qui évoque sa Passion : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os ; ils m'ont examiné et observé* » et « *Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma tunique au sort* » (Ps 21, 18-19), ce dont témoigne l'Évangile,

⁵ *Enarrationes in psalmos*, 109, 6. Cf. la brève introduction à ce « Sermon au peuple », in *Discours sur les Psaumes II*, Le Cerf 2007, p. 631, le commentaire de ce Psaume 109 occupant les pages 632-658.

comme s'étant vraiment accompli. Mais d'autres faits y sont également prédits, « *non pas du passé que nous croyons mais du présent que nous voyons* » (XVII, 17) : « *Toutes les extrémités de la terre se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui, et toutes les patries des nations se prosterneront devant lui; car le royaume est au Seigneur et lui-même dominera les nations* » (Ps 21, 28-29). Dans ce nouveau sacerdoce, le Christ est à la fois le prêtre et la victime : il s'offre et offre son Corps que nous sommes en tant que baptisés, en parfaite obéissance à son Père, en vue de nous réconcilier avec Lui ; et sa parfaite obéissance « jusqu'à la fin » est ce qui vient corriger la désobéissance d'Adam.

3. Les Psaumes 3, 40, 15 et 67 sur la résurrection du Christ.

Pourquoi avoir écrit : « *Je me suis couché et j'ai dormi; je me suis levé (exurrexi), parce que le Seigneur m'a soutenu* » (Ps 3, 6) ?

XVII, 18, 1. [...] Qui serait assez insensé pour croire que le prophète a voulu nous proposer comme grand le fait qu'il ait dormi et qu'il se soit levé, si ce sommeil n'était pas la mort et ce réveil la résurrection du Christ qu'il fallait ainsi prophétiser ?

Même annonce dans le *Psaume 40* « *qui raconte comme passé ce qu'il prophétise comme futur, parce que ce futur, en raison de sa certitude, était déjà réalisé dans la prédestination et la prescience de Dieu* » (XVII,18,1) : « *Mes ennemis ont dit du mal de moi : Quand mourra-t-il ? Quand périra son nom ? Et si quelqu'un entrait pour voir, son langage était faux, il faisait provision d'iniquité. Il sortait et parlait et conspirait avec les autres. Contre moi tous mes ennemis chuchotaient, contre moi ils cherchaient à me faire du mal. Ils déposaient contre moi une parole inique : N'arrivera-t-il pas (adjicet) à celui qui dort de se relever ?* » (Ps 40, 6-9). Augustin traduit ici le texte de la Septante et son interrogation négative⁶, alors que l'hébreu, suivi par la *Bible de Jérusalem* et la *Traduction œcuménique de la Bible*, énonce une affirmation, comme la traduction du Rabinat « *Dès lors qu'il est couché, il ne se relèvera plus* ». Or, dans sa forme interrogative, cette phrase se présente comme une objection faite à ceux qui croient que le priant de ce psaume est déjà mort, alors que le sommeil et le réveil qui le suit parlent de mort et de résurrection !

Et puis, il y a ce visiteur qui entre pour voir et qui ressort pour trahir (*ut proderet*) :

XVII, 18, 1 [...] Qui ne pense ici à Judas, le disciple devenu traître ? Parce qu'ils allaient accomplir ce qu'ils avaient comploté, c'est-à-dire le mettre à mort, lui, pour leur montrer qu'ils allaient tuer en vain et par malice, celui qui allait ressusciter, ajouta ce verset, comme pour dire : « *Que faites-vous, insensés ? Ce qui est votre crime sera mon sommeil: « A celui qui dort, n'advientra-t-il pas de se relever ?* »⁷. Toutefois ceux qui accompliront ce grand crime ne resteront pas impunis, comme l'indiquent les versets suivants : « *De fait, l'homme de ma paix, en qui j'avais mis ma confiance, qui mangeait mon pain⁸, a levé le talon sur moi* » (Ps 40,10), c'est-à-dire m'a foulé aux pieds. « *Mais toi, Seigneur, aie pitié de moi et ressuscite-moi et je leur rendrai ce qui leur est dû !* » (Ps 40, 10-11).). Qui peut donc nier cela désormais, alors qu'il voit les Juifs, après la passion et la résurrection du Christ, complètement déracinés de leur terre par les massacres et les ruines de la guerre ? Mis à mort par eux, le Christ est ressuscité et leur a in-

⁶ μή ὁ κοιμώμενος οὐχὶ προσθήσει τοῦ ἀναστῆναι; En latin *Numquid qui dormit non adjicet ut resurgat ?*

⁷ Ici c'est comme si Jésus parlait en s'appropriant les paroles du *Psaume*, en écho de l'annonce de sa résurrection comme dans cette phrase : « *Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai* » (Jean 2,19)

⁸ Il n'est pas indifférent de lire ce fragment du *Psaume 40* « *celui qui mange avec moi* » dans le récit de Mc 14,18. Même si ces mots ont été « rajoutés » par l'évangéliste, le psaume est bien antérieur !

fligé dès maintenant une punition temporaire (*disciplinam temporariam*), outre ce qu'il réserve à ceux qui ne se seront pas corrigés, quand il jugera les vivants et les morts. Aussi le Seigneur Jésus lui-même, désignant aux apôtres celui-là même qui le trahirait, en lui donnant du pain (cf. Jn 13, 26), rappela ce verset du Psaume et le dit réalisé en lui-même : « *Celui qui mange mon pain a levé son talon sur moi* », c'est-à-dire m'a foulé aux pieds. Quant aux mots : « *en qui j'ai mis ma confiance* », cela s'applique non à la tête, mais au corps. En effet, le Sauveur lui-même n'était pas sans connaître celui dont il avait dit déjà : « *L'un de vous me trahira* », et : « *L'un de vous est un démon* » (Jn 13,21; 6, 70). Mais il a l'habitude de transférer en soi la personne de ses membres et de s'attribuer ce qui leur serait propre, parce que la Tête et le Corps ne sont qu'un seul Christ.

La notion de « Christ total » – sa Tête et son Corps – est très importante pour saint Augustin. C'est le baptême, et la foi qui lui est liée, qui nous ont incorporés au Corps du Christ et, comme il le dit dans un sermon à propos de l'Ascension, ce Corps ne peut être séparé de sa Tête et il passera comme elle par où elle est passée. Comme dans une naissance.

« *C'est pourquoi il dit avoir espéré ce que ses disciples avaient espéré à propos de Judas quand il fut compté parmi les apôtres* » (XVII,18,1). Augustin évoque ici la souffrance des Apôtres à propos de la trahison de Judas, même si, quand elle eut lieu, ils étaient eux-mêmes terrorisés par ce qui se passait : ils ne comprenaient pas. Comme tous les autres Juifs et malgré ce que Jésus avait pu leur dire de ce qui l'attendait, ils n'avaient pas réalisé que le Messie, celui qui avait été acclamé par la foule à Jérusalem, celui qui devait libérer Israël de l'occupation romaine, devait mourir et passer par la mort. C'est d'ailleurs ce que la foule avait rappelé à Jésus quelques jours auparavant : « *Nous avons appris par la Loi que le Messie demeure éternellement* » (Jn 12,24). La croix fut pour eux le scandale absolu, mais, un peu plus tard ils purent donner un sens à cette parole : « *celui en qui j'avais mis ma confiance* » (Ps. 40, 10). Et il fallait bien que Jésus fasse confiance à Judas pour lui confier la bourse ! Sans compter tout ce que l'on a pu dire par la suite sur le rôle de Judas dans le plan de Dieu. Mais seul l'Évangile de Matthieu évoque le retour de Judas « *devant les grands prêtres et les anciens* » (Mt 27,3-10) suivi de sa fin tragique, non sans citer *Jérémie* 32,6-9, où il est question de l'acquisition d'un champ pour 17 sicles d'argent, alors qu'un passage de *Zacharie* est beaucoup plus précis puisqu'il évoque dans sa prophétie : « *30 pièces d'argents jetés dans la maison de l'Éternel pour le potier* » (Za 11,12-13).

MT On ne sait pas ce qui s'est passé dans le cœur de Judas, quand il s'est pendu, pas plus qu'on ne peut savoir ce qui se passe dans le cœur de quelqu'un qui se suicide. Comme disait le Curé d'Ars, entre le parapet du pont et l'eau, il peut se passer beaucoup de choses pour Dieu. [...]

DA Il me semble que Judas a voulu que sa faute soit effacée par les hommes au lieu qu'elle le soit par Dieu. Il se serait adressé au Christ, le Christ effaçait sa faute... [...] C'est comme s'il n'avait pas supporté de ne pas pouvoir être pardonné par les hommes.

JM Soit, mais l'on peut toujours épiloguer sur ce qu'on ne peut pas savoir. Disons simplement que le geste de Judas nous parle pour nous dire qu'il y a des choses que les hommes ne peuvent pas pardonner, ni surtout se pardonner... Le baiser au Jardin des Oliviers est, par ailleurs, un geste qui parle...

MB Oui, Pierre s'est souvenu de la parole du Christ : « *Satan va vous passer au crible, mais moi j'ai prié pour toi* » [...] Il a rencontré le regard de Jésus et puis, il a pleuré. Mais nous sommes des têtus. Il y a la parole qui se fait, mais Il nous faut accomplir ce qu'on a en nous... Mais Jésus est au-dessus de nous...

DA On se croit toujours tout puissants, avec la possibilité de faire disparaître ce que Dieu seul peut pardonner.

JM Oui, Dieu a la capacité de transformer le mal en bien, ou plutôt d'utiliser le mal, qui reste un mal, pour un bien. C'est le thème de la *Felix culpa*, de « l'heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur ». Et si Dieu n'avait pas cette capacité, notre situation serait totalement désespérée. Mais cette grâce de Dieu, lui seul la maîtrise ; par nous-mêmes et sans reconnaître qu'elle nous précède toujours, nous ne pouvons que la refuser.

Quant aux Juifs qui, « dans leur vanité et leur cécité prétendent qu'il ne s'agit que de sommeil et de réveil », ils ont contre eux ce « cri » du *Psaume 15* : « C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui et ma langue a exulté ; de plus, ma chair reposera dans l'espérance ; car tu n'abandonneras pas mon âme aux enfers et tu ne donneras pas à ton saint de voir la corruption » (Ps 15, 9-10). La formule « les enfers » désigne ici le séjour des morts.

XVII, 18,2 [...] Qui peut dire que sa chair a reposé dans l'espérance que son âme ne sera pas abandonnée aux enfers, mais que, revenant rapidement dans cette chair, elle lui rendra la vie afin qu'elle ne se corrompe pas, comme habituellement les cadavres, sinon celui qui est ressuscité le troisième jour? De toute façon, cela ne saurait se dire du prophète et roi David.

C'est, en effet sur ce Psaume que s'appuient Pierre le jour de la Pentecôte pour annoncer la résurrection de Jésus (Ac 2, 24-33), et, plus tard, Paul à Antioche de Pisidie (Ac13, 35-37).

Et c'est le même cri qui se fait entendre dans le *Psaume 67* : « Notre Dieu est le Dieu qui sauve et les issues de la mort sont au Seigneur » (Ps 67,21).

XVII,18,2 [...] Ce Dieu qui sauve, c'est le Seigneur Jésus dont le nom signifie « Sauveur » ou « Salulaire ». En effet, la raison de ce nom fut donnée avant qu'il ne naisse d'une vierge, quand il fut dit : « Elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus car il sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1,21). Et comme il a versé son sang en rémission de ces péchés, il ne lui fut pas donné d'autre manière de sortir de cette vie que la mort. [...] Et « les issues de cette vie sont au Seigneur » [...] est un cri d'étonnement comme pour dire : « Telle est la vie des mortels que le Seigneur lui-même n'a pu en sortir autrement que par la mort ».

4. Le Psaume 68 : l'aveuglement des Juifs

Cette incroyance des Juifs est annoncée de manière prophétique dans quelques versets de ce *Psaume 68* dans lequel le Christ évoque sa passion : « Ils m'ont donné pour nourriture du fiel et pour breuvage du vinaigre » (Ps 68, 22). Et « Que leur table devienne pour eux un piège, une punition, un scandale; que leurs yeux s'obscurcissent pour ne point voir et que leur dos soit toujours courbé! » (Ps 68, 23-24)

XVII, 19 [...] Ces paroles ne sont pas dites comme un souhait, mais sont des prédictions prophétiques sous forme de souhait. Qu'y a-t-il donc d'étonnant s'ils ne voient pas des choses manifestes, ceux dont les yeux ont été obscurcis pour ne point voir? Quoi d'étonnant s'ils ne regardent pas vers le ciel, ceux qui sont penchés vers la terre et dont le dos est toujours courbé? Ces métaphores empruntées au corps désignent en effet les vices de l'âme.

DA Ce qui s'est passé pour Judas, n'est-ce pas la faute contre l'Esprit ?

JM D'une certaine manière, oui, car c'est oublier que Dieu est miséricorde et peut pardonner les péchés quels qu'ils soient. C'est refuser le salut de Dieu.

C'est comme lorsque « Dieu endure le cœur de Pharaon » (Ex 7,13), ce qui peut paraître contraire à sa volonté de sauver tous les hommes. Cela veut dire que Dieu laisse les hommes s'engager sur leur chemin, avec une infinie patience, qu'il prend leur liberté au sérieux, mais qu'il compte sur les obstacles et les épreuves pour qu'ils changent d'avis. Comme le père de

la parabole qui laisse partir son jeune fils mais qui se précipite à sa rencontre dès qu'il apprend son retour. Dieu sait, en effet, que nous ne pouvons pas être vraiment heureux sans l'aimer librement. Et « ce qu'il sait », c'est la vérité. Dans le commentaire de ce *Psaume 68, 23* : « *Que leur table devienne pour eux un piège* », Augustin précise : « *Ce n'est pas là un souhait, mais une prophétie : il n'appelle point le malheur, il le prédit* »⁹.

SGJ Mais pourquoi le texte ne dit-il pas simplement et explicitement : « le cœur de Pharaon s'endurcit » ? Il y a donc autre chose...

JM. Sans doute parce que le cœur du Pharaon était nécessaire à la libération des Hébreux.

SGJ Oui, mais c'est tout autre chose. C'est comme quand on dit que la trahison de Judas était nécessaire à la réalisation des Écritures, ce qui en fait autre chose qu'un coupable : un maillon de la chaîne, pour ne pas dire quelqu'un qui se sacrifie pour qu'arrive ce qui doit arriver. Tu vois jusqu'où ça va ? Et il en va de même avec Pharaon qui fait partie d'une chaîne de causes pour que s'accomplisse l'Écriture.

JM Oui, mais Dieu prend en compte les deux choses : son projet et la liberté de Pharaon qui a été créé libre [...] Dieu respecte notre liberté et il ne va pas effacer les conséquences de nos actes, mais il sait ce qu'il peut faire de cet endurcissement du cœur de Pharaon, qui entre dans son plan. Cela devient donc un moyen, mais nous ne pouvons le dire que rétrospectivement. De cela Pharaon ne savait rien, comme nous, lorsqu'un acte se retourne contre nous.

MB Mais parce que nous sommes des outils : saint Paul a été un outil pour Dieu et Pharaon a été un outil pour la libération des Hébreux. Et Judas aussi.

JM. Ce n'est pas l'un ou l'autre : respect de notre liberté et réalisation du plan divin : c'est l'un et l'autre, car Dieu agit constamment, alors que nous n'agissons pas constamment selon sa volonté. Dieu est capable de transformer le mal en bien, ou plutôt d'utiliser un mal en vue d'un bien, ce qui est rarement notre cas.

SGJ Mais pourquoi dire « Dieu endurec le cœur du Pharaon » ? C'est comme quand on dit que l'incrédulité des Juifs est annoncée. Où est la liberté des Juifs ?

DA Pourquoi ne pas dire : Dieu voit que le cœur de Pharaon s'est endurci ?

SGJ [...] C'est toujours la même problématique. Si c'est annoncé ou causé, comment cela pourrait-il se passer autrement ?

JM Il faut admettre, ce qui n'est pas facile, qu'il y a une différence entre le point de vue de Pharaon, ignorant de l'avenir, et le point de vue de Dieu pour qui tout est présent, ce qui pour nous est proprement unimaginable. En effet, pour nous, le passé n'existe que dans notre souvenir, et nous pouvons l'oublier; l'avenir nous est inconnu, mais nous pouvons quand même prévoir certaines conséquences de nos actes, et même faire des projets, car nous ne pouvons penser que temporellement. Il est donc normal que dans ce que nous dit la Révélation en vue de nous instruire pour notre salut sur ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes en raison du voile du péché qui nous a séparés de Dieu et de sa lumière, nous soyons dépassés, car notre connaissance humaine se limite aux choses historiques pour autant que nous puissions les connaître. Or la Révélation nous parle de l'invisible et en particulier de cette destination qui est la nôtre, celle d'entrer dans le Royaume des cieux. La grande erreur des hommes, une des causes de l'incrédulité, c'est d'avoir voulu instaurer par la puissance extérieure le royaume de Dieu sur terre... Il y aurait de quoi faire ici le procès de la chrétienté qui a certes permis à l'Évangile de nous parvenir, mais qui a rendu terrestre, et donc imparfait et corruptible, ce qui est de l'ordre de l'invisible. Selon la formule de Rousseau, on a voulu « forcer les hommes à être libres », alors que cela, une fois dépassé le « dressage » de la petite enfance, relève de l'évolution et du choix de chacun, l'État avec son pouvoir agissant de l'extérieur n'ayant d'autre fonction que d'assurer la possibilité de vivre ensemble dans la sécurité et si possible la solidarité...

⁹ *Discours sur les Psaumes I*, (Deuxième discours sur le Psaume 68, 7 p.1301.

Mais l'Église, en se plaçant au-dessus des princes, en croyant agir au nom de Dieu, a cru bon elle aussi d'agir de l'extérieur en utilisant un pouvoir législatif et judiciaire, et en oubliant parfois d'être témoin de la miséricorde de Dieu. Bref, même si certains ont eu à souffrir « dans l'Église et par l'Église » en étant conscients d'être dans le vrai, nous avons besoin d'une Église visible pour y célébrer le sacrifice du Christ qui est aussi le nôtre. Car penser que le Christ nous offre avec lui, cela change tout dans la manière de vivre la messe. Et quand il dit, par la bouche du prêtre, « ceci est mon corps », nous entrons dans une logique quasi incompréhensible pour les incroyants ou pour qui pense selon le monde. En effet, ce sacrement nous confirme comme membres du Christ et dans l'espérance que là où la Tête est passée, nous passerons aussi. Nous sommes pris par notre baptême, à condition de le vouloir, car nous avons toujours la capacité de l'oublier, nous sommes pris par cette suite du Christ.

MB. C'est beau. C'est beau ce que vous dites...

JM (Sourires partagés) C'est du moins ce que j'essaie de vous dire à partir de ma lecture d'Augustin. La prédestination n'est pas du même ordre que la conscience que nous pouvons avoir de notre liberté. Mais notre liberté rentre dans la prédestination, car Dieu nous veut libres. Hier, une idée m'est venue. Avant, je disais : Dieu veut que nous l'aimions librement. Or je crois qu'il serait plus juste de dire que Dieu sait - il nous le fait savoir et c'est pour cela qu'on peut le savoir - que *nous ne pouvons pas être vraiment heureux si nous ne l'aimons pas librement*. Dieu ne peut pas choisir à notre place, mais notre choix ne peut pas être vraiment libre, s'il ne choisit pas Dieu. Et réciproquement, c'est en choisissant Dieu que nous devenons libres parce que notre liberté retrouve son pôle d'orientation, alors que, dans le péché, notre liberté est désorientée et réduite au libre-arbitre, à la simple capacité de choisir et, sans un solide critère de choix, bien et mal deviennent des options qui varient selon notre bon plaisir ou l'arbitraire du pouvoir auquel nous devons nous soumettre, alors que notre destination naturelle, voulue par le Créateur, c'est d'être avec Dieu, auquel il est bon de dire avec Augustin au début de ses *Confessions* : « Tu nous as faits tendus vers toi et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en toi » (*Fecisti nos ad te et inquietum cor nostrum donec requiescat in te*). Sans cette finalité, le bien et le mal n'ont plus la même importance, car la morale n'est plus au service d'une croissance spirituelle dans la grâce de Dieu : elle n'est plus qu'affirmation, ou construction de soi, dans l'autosuffisance, comme l'était la morale stoïcienne, reposant dans le meilleur des cas sur une représentation de la nature humaine fondant l'égalité de principe de tous les hommes et sur le respect de la règle d'or de ne pas faire à autrui ce qu'il ne doit pas nous faire. A un niveau moindre, cette morale respecte les conventions sociales qui permettent de vivre ensemble sans trop de conflits ; au niveau le plus bas et le plus élémentaire, sur le souci de sauvegarder son bien-être et sa santé. Par contre, notre vie, quand elle est polarisée par l'espérance de partager la vie de Dieu, prend une tout autre allure, car bien et mal que nous pouvons faire sont alors vécus comme confirmation ou rupture d'une alliance, dans le respect du corps, du sien comme de celui d'autrui, et non dans son mépris. Est bien ce qui nous amène à vivre selon Dieu et mauvais ce qui nous en détourne.

MB Mais la croyance est un don de Dieu

JM C'est un don de Dieu, mais c'est une relation à Dieu. Croire en Dieu, ce n'est pas adhérer à une opinion : c'est se laisser aimer par Dieu, c'est répondre à Dieu. C'est pour cela que la grâce est un don gratuit de Dieu qu'on ne peut recevoir sans reconnaître que c'est lui qui en a l'initiative. Ce n'est pas un « cadeau » que l'on peut utiliser à sa guise, car on la perd dès qu'on se détourne de lui. Cela ne veut pas dire qu'il la donne à l'un et la refuse à d'autres : son but est de la donner à tous. Encore faut-il pour cela que notre cœur s'ouvre et quand certains disent qu'ils ne croient pas ou ne peuvent pas croire, c'est peut-être que l'obstacle qu'ils mettent à adhérer à ce qu'ils appellent la foi, n'est pas sans raison, ne serait-ce que celle de les amener à une foi plus profonde. Car le Dieu que les athées récusent, je pense que dans la

plupart des cas, c'est celui qu'un croyant récuse ou qu'un chrétien doit récuser. C'est une idole, produit de notre imagination, même si elle est la plus subtile. Ce n'est pas le Dieu vivant qui vient nous chercher là où nous sommes et parfois nous surprend, qui nous prend comme nous sommes pour nous tourner vers lui, la source de toute vie. Le problème vient du fait que nous jugeons de tout selon nos critères terrestres, sur l'apparence, mais Dieu connaît les cœurs et la question est de savoir si l'homme que je suis choisit de se tourner vers lui ou lui résiste. C'est ainsi que l'athéisme peut être purificateur. Il y a tellement d'idoles aujourd'hui, même si on ne les appelle pas ainsi ! Que l'on pense à l'argent, à la réputation, au goût du pouvoir, au plaisir pour le plaisir, autant de choses qui remplacent notre vie de prière, notre vie avec Dieu, car Augustin dit souvent que ce n'est pas Dieu qui a besoin de notre prière, mais que c'est nous qui avons besoin de le prier, car la prière nous est indispensable, c'est notre respiration d'hommes, ce qui nous fait esprits.

Mais il nous reste à terminer ce livre XVII.

4. La sagesse de Salomon et la fin de la prophétie (XVII, 20-24)

1. Des prophéties contenues dans les livres sapientiaux (XVII, 20)

XVII, 20. 1. David régna donc dans la Jérusalem terrestre, mais en fils de la Jérusalem céleste, abondamment célébré par le témoignage divin, car ses péchés eux-mêmes furent rachetés par une si grande piété dans l'humilité salutaire de sa pénitence, qu'il se trouve évidemment au nombre de ceux dont il a dit lui-même : « *Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés couverts* » (Ps 31, 1). Après lui, régna sur le peuple entier d'Israël son fils Salomon, lequel, comme nous l'avons dit plus haut (XVII, 8), commença son règne du vivant de son père. Après avoir bien débuté, son règne eut une issue malheureuse. Car les choses secondaires (*secundae res*), qui fatiguent l'âme des sages, lui furent plus préjudiciables que ne lui avait été profitable sa propre sagesse, même si elle reste mémorable encore maintenant et pour la suite des temps, elle qui fut alors louée de toute part. Il se trouve que lui aussi a prophétisé dans ses livres, dont trois sont reçus comme canoniques : les *Proverbes*, l'*Écclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*. Pour deux autres, la *Sagesse* et celui que l'on nomme l'*Écclésiastique*, l'habitude s'est établie de les attribuer à Salomon en raison d'une certaine similitude de langage ; mais les plus doctes ne doutent pas qu'ils ne sont pas de lui. Et pourtant l'Église, surtout en Occident, les a reçus depuis longtemps comme faisant autorité.

Si la Loi (*Torah*) – le Pentateuque – nous révèle la manière dont Dieu est entré dans l'Histoire des hommes pour y réaliser son plan de salut, et si les Prophètes (*Nevi'im*) – à partir du livre de *Josué*, comme nous l'avons dit au début de notre séance – furent suscités pour rappeler au Peuple les exigences de l'Alliance, les livres dits « Sapientiaux », qui font partie des « autres écrits » (*Ketouvim*), recueillent les leçons tirées de l'expérience et de la commune raison humaine. Les deux groupes de livres sapientiaux distingués par Augustin, comme étant ou non de Salomon, correspondent, les premiers, à ceux qui sont retenus comme canoniques par la Bible hébraïque: les *Proverbes*, l'*Écclésiaste* (ou *Qoheleth*) et le *Cantique des Cantiques* ; les autres, qui peuvent servir à l'édification des fidèles, sont parfois dits « deutérocanoniques » (appartenant à un second canon), comme dans la TOB ou les bibles protestantes : la *Sagesse* (rédigée en grec au premier siècle avant J.-C.) et l'*Écclésiastique* ou (« Sagesse de Jésus Ben Sirach », dit *Siracide*), deux livres qui manifestement ne peuvent pas être de Salomon, ce qui ne les empêche pas de contenir des prophéties concernant le Christ. C'est par eux que commence Augustin.

XVII,20,1 [...] Dans l'un, appelé la *Sagesse* de Salomon, la passion du Christ est clairement prophétisée. Ses bourreaux impies y sont présentés comme disant: « *Assiégeons le juste, parce qu'il nous est désagréable ; il s'oppose à nos œuvres, il nous reproche de violer la loi, il nous fait honte des crimes de notre conduite. Il prétend posséder la science de Dieu et se nomme fils de Dieu. [...] Par des outrages et des tourments mettons-le à la question pour connaître sa piété et éprouver sa patience. Condamnons-le à la mort la plus honteuse, car Dieu veillera sur lui, d'après ses propres paroles. Telles sont leurs pensées, mais ils s'égareront; car leur malice les a aveuglés* ». (Sg 2, 12-21).

Même si ce n'est qu'à partir de notre foi chrétienne, ce qui est dit ici d'un juste persécuté, de ces hommes qui n'ont jamais manqué de souffrir au cours des âges, nous ne pouvons pas ne pas penser ici aux propos de ceux qui voulaient se débarrasser de Jésus.

XVII, 20,1 [...] Dans l'*Ecclésiastique*, c'est la foi future des nations qui est prédite en ces termes : « *Aie pitié de nous, Seigneur, souverain de tous, et envoie ta crainte en toutes les nations ; étends ta main sur les nations étrangères et qu'elles voient ta puissance ! De même que tu as manifesté devant elles en nous ta sainteté, ainsi devant nous fais paraître en elles ta grandeur et qu'ainsi elles te reconnaissent comme nous-mêmes t'avons reconnu, parce qu'il n'y a pas, Seigneur, d'autre Dieu que toi* » (Si 36, 1-4). Ces prophéties sous forme de souhaits et de prières, nous les voyons accomplies par Jésus-Christ; mais contre nos adversaires, elles n'ont pas autant de force, parce qu'elles n'entrent pas dans le canon des Juifs.

SGJ Peut-on savoir qui sont « nos adversaires » ?

JM Ici, on aurait pu traduire de manière plus littérale *adversus contradictores* par « contre nos contradicteurs ». Augustin pense aux Juifs, mais aussi aux païens qui contestent le christianisme, y compris ceux qui, dans le monde romain, ont consenti à tolérer ou à respecter la religion juive. Contre ce texte du *Siracide* - le titre est à la fin : *Sagesse de Jésus Ben Sira* (Si 51,30) - et celui de *Sagesse*, les Juifs peuvent toujours rétorquer qu'ils ne font pas partie de leurs Écritures. C'est une manière rhétorique de rendre incontestables sur ce point les prophéties contenues dans les livres reconnus comme canoniques par les Juifs.

SGJ C'est important, historiquement, que les Juifs soient ici désignés comme « nos adversaires », car ils le furent au tout début de l'Église.

JM Oui, mais il s'agit ici des *Juifs selon la chair*, car les tout premiers chrétiens furent des *juifs selon la chair et selon l'esprit*.

SGJ Dans l'évangile de Jean, les « Juifs » désigne souvent les adversaires et même les ennemis de Jésus puisqu'ils « chercheront à le faire mourir »¹⁰, et y réussiront. Mais aujourd'hui dans nos traductions, on adoucit charitablement en ne désignant qu'« une partie des Juifs ».

Le livre des *Proverbes* contient des paroles de l'impie contre l'innocent :

XVII, 20,2 [...] « *Cachons injustement le juste dans la terre, engloutissons-le tout vivant comme le font les enfers et effaçons de la terre sa mémoire, emparons-nous de son précieux héritage* » (Pr 1, 12-13). Ces paroles n'ont pas besoin de laborieux commentaire pour être appliquées au Christ et à son héritage qui est l'Église ; car le Seigneur Jésus lui-même, dans une parabole évangélique, fait tenir un langage analogue aux méchants vigneron: « *Voici l'héritier, venez, tuons-le et l'héritage sera à nous* » (Mt 21,38).

¹⁰ Comme par exemple en Jn 5,18, après la guérison un jour de Sabbat du malade de la piscine de Béthesda

Et il y a cet autre passage, déjà résumé en XVII, 4, à propos de la stérile qui enfante sept fois : XVII, 20, 2 [...] « *La Sagesse s'est bâti une maison et l'a fait reposer sur sept colonnes ; elle a immolé ses victimes, mêlé le vin dans la coupe et préparé sa table. Elle a envoyé ses serviteurs inviter à haute voix à venir boire à cette coupe. Elle disait: Qui n'est pas sage, qu'il vienne à moi ! Et à ceux qui sont dépourvus de bon sens : Venez, mangez de mes pains et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous* » (Pr 9,1-5). Assurément nous reconnaissons ici la Sagesse de Dieu, c'est-à-dire le Verbe coéternel au Père qui dans le sein d'une Vierge s'est bâti comme maison un corps humain auquel, comme des membres à une tête, il a adjoint (*subjunxisse*) l'Église ; comme victimes, il a immolé les martyrs ; il a préparé la table avec du pain et du vin, où apparaît le sacerdoce selon Melchisédech ; il a invité les insensés et les pauvres de raison, parce que, comme dit l'Apôtre, « *il a choisi les faibles de ce monde pour confondre les forts* » (1 Co 1, 27). À ces faibles pourtant, il dit ensuite : « *Abandonnez votre folie, afin de vivre, cherchez la prudence pour avoir la vie* » (Pr 9, 6), car prendre place à sa table, c'est commencer à vivre.

Les fous qui sont invités sont ceux qui ne partagent pas la sagesse du monde, et ce n'est pas Dieu qui immole ses martyrs, mais il tire un bienfait de leur mort, non seulement pour ces martyrs eux-mêmes introduits dans la cité de Dieu, mais pour l'Église tout entière...

MB Il a immolé les martyrs, cela fait référence à l'Apocalypse.

JM, Oui, comme, par exemple en Apoc 17,6 où Babylone, la grande prostituée est « *ivre du sang des saints et de celui des martyrs* ». Ici, le livre des Proverbes annonce ce qui sera dit de manière imagée dans l'Apocalypse, mais notez bien que le texte de Proverbes ne parle que de « victimes ». Cela peut certes s'appliquer à bien d'autres qu'au Christ et à ses disciples, mais le Christ n'est-il pas présent dans tout juste exécuté ?

Quant à la métaphore du repas, avec le manger et le boire, elle ne trouve tout son sens et toute sa force que lorsqu'on lui ajoute cette phrase de l'Écclésiaste : « *Il n'y a de bon pour l'homme que ce qu'il mangera et boira* » (Qo 8, 15), qui est d'abord une évidence profane, comme dans le principe de l'épicurisme vulgaire qui ignore l'ascétisme d'Épicure : « *mangeons et buvons, car demain nous mourrons* ». Mais un chrétien pense à « *ce repas que le Médiateur de la Nouvelle Alliance, prêtre selon l'ordre de Melchisédech, nous présente comme étant le sien à propos de son corps et de son sang* » (XVII, 20, 2). C'est ce qu'indique le chapitre 10 de l'Épître aux Hébreux, qui cite à ce sujet la prophétie du Psaume 39, selon la Septante: « *Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps* » (Ps 39, 7), ou, selon l'hébreu : « *Tu m'as ouvert les oreilles. Tu ne demandes ni holocauste ni sacrifice expiatoire. Alors je dis : Voici, je viens, avec le rouleau du livre écrit pour moi. Mon Dieu, je veux faire ta volonté et ta Loi a pénétré jusqu'au fond de mes entrailles* » (Ps 39, 7-9).

En effet, « *c'est à la place de tous les sacrifices et oblations que son corps est offert et servi à ceux qui participent [à son repas]* » (XVII, 20, 2) Quant au livre de l'Écclésiaste, il a sans doute bien d'autres choses en vue que les plaisirs de la table, lui qui, aussitôt après la phrase que nous avons citée, ajoute : « *Il vaut mieux aller dans la maison des pleurs que dans celle où l'on boit* » (Qo 7, 2), puis, un peu plus loin : « *Le cœur des sages est dans la maison du deuil, le cœur des insensés dans la maison des festins* » (Qo 7, 4).

XVII, 20,2 [...] Mais il vaut mieux, je crois, mentionner de ce livre ce qui regarde les deux Cités, celle du diable et celle du Christ, et leurs rois, le diable et le Christ : « *Malheur à toi, terre dont le roi est un gamin (adulescens) et dont les princes festoient dès le matin. Heureuse es-tu, terre dont le roi est fils de parents libres et*

dont les princes mangent en temps voulu, dans la force et non dans la confusion» (Qo 10, 16-17). Ce « gamin », c'est le diable, ainsi appelé à cause de ses vices : la sottise, l'orgueil, l'étourderie, l'effronterie et d'autres, si nombreux d'ordinaire à cet âge ; le Christ, lui, est le fils de parents libres, celui des saints patriarches habitants de la Cité libre, ses ancêtres dans la chair. Les princes de la Cité terrestre mangent dès le matin, c'est-à-dire avant l'heure convenable, parce qu'ils n'attendent pas la félicité convenable, la vraie, celle du siècle futur, impatients qu'ils sont de goûter à tous les plaisirs de ce siècle ; les princes de la Cité du Christ, eux, attendent patiemment le temps du bonheur qui ne trompe pas. C'est ce que veut dire : « *dans la force, non dans la confusion* », parce que l'espérance ne les trompe pas, celle dont l'Apôtre a dit : « *L'espérance ne trompe pas* » (Rm 5,5) et le Psaume : « *Car ceux qui t'attendent ne seront pas déçus* » (Ps 24, 3). Quant au *Cantique des cantiques*, il chante une sorte de volupté spirituelle des âmes saintes dans les noces du roi et de la reine de cette Cité, c'est-à-dire du Christ et de l'Église. Mais cette volupté a été enveloppée de voiles allégoriques pour qu'elle soit désirée avec plus d'ardeur et révélée avec plus de joie, et qu'apparaissent l'époux à qui dans le même *Cantique* il est dit : « *La justice t'a aimé* » (Ct 1, 3), et l'épouse qui s'entend dire : « *La charité fait tes délices* » (Ct 7, 6). Nous passons ici bien des choses sous silence, afin de pouvoir arriver au terme de cet ouvrage.

Il y a là une très belle idée d'Augustin : Dieu cache les choses pour que nous ayons du plaisir à les découvrir. Il attise notre curiosité. Et Augustin nous fait partager son bonheur d'avoir découvert de telles « annonces » et de telles « promesses » dans l'Ancien Testament, qui pour lui non seulement avaient été réalisées dans le Christ, mais étaient en train de se réaliser dans le monde romain puisque le christianisme était en train d'y devenir l'unique religion, et qu'à sa mort, en 430, on pouvait dire que « les temps chrétiens » étaient arrivés... Pour nous, alors que l'on nous prédit le déclin et même la fin du christianisme, les choses ne peuvent plus avoir tout à fait le même sens, mais c'est une raison de plus d'affermir notre foi et notre espérance.

2. La prophétie au temps des rois de Juda et d'Israël (XVII, 21-22)

Si, dans la Bible hébraïque, les deux livres des Rois (les troisième et quatrième livres de Samuel, selon la Septante) font bien partie des « Prophètes » (*Nevi'im*) à la suite de ceux de Josué et des Juges, « on n'y trouve guère de paroles ou d'actions symboliques qui soient des prophéties relatives au Christ et à l'Église » (XVII, 21). Ils sont « prophétiques » en ce sens qu'ils ne sont pas seulement des livres d'histoire, mais une réflexion théologique sur la royauté en Israël. Ils vont, en effet, de la fin du règne de David jusqu'à la fin du royaume de Juda, soit, approximativement pour nous, de ~972 à ~561, c'est-à-dire plus de quatre siècles.

À la fin de son règne, Salomon ne sut pas résister à l'influence de ses nombreuses femmes, « *sept cents femmes de rangs princiers et trois cents concubines qui détournèrent son cœur* » (cf. 1R11,3) : il devint lui-même idolâtre. Toutefois, en mémoire de la piété de son père David, c'est seulement après sa mort que la partie nord de son royaume fut arrachée des mains de son fils Roboam, au profit de l'un de ses serviteurs, Jéroboam.

XVII, 21 [...] Les dix tribus que reçut Jéroboam, serviteur de Salomon, établi roi en Samarie (cf. 1 R 12,20-25), portèrent en propre le nom d'Israël (cf. 1 R 12, 20), bien que ce fût le nom du peuple tout entier. Quant aux deux autres tribus, Juda et Benjamin, en raison de David, pour que la royauté ne fût pas complètement arrachée à sa famille, elles restèrent soumises à la cité de Jérusalem et prirent le nom de Juda, parce que c'était la tribu de David. L'autre tribu, celle de Benjamin, appartenait au même royaume, comme je l'ai dit; c'est d'elle qu'était sorti Saül, qui

fut roi avant David. Mais toutes deux réunies, comme on l'a dit, s'appelaient Juda et se distinguaient ainsi d'Israël, nom des dix tribus qui avaient leur roi propre.

Comme on le sait, la tribu de Levi, « *vouée au service de Dieu et non des rois* » ne s'est vu attribué aucun territoire, le nombre douze, pour les tribus, étant assuré par celui des deux fils de Joseph : Éphraïm et Manassé, en remplacement du nom de leur père et de celui de Lévi. Ce schisme est en fait le *châtiment voulu par Dieu* pour punir l'idolâtrie de Salomon et « un homme de Dieu » arrêta la vengeance de Roboam contre les tribus du nord révoltées contre lui, en vue d'éviter ce schisme. Mais ce schisme était aussi une manière d'annoncer la scission entre les israélites seulement selon la chair, qui refuseront le Christ, et ceux qui le seront selon la chair et selon l'esprit et qui en deviendront les tout premiers disciples.

Quant à la tribu de Lévi, elle « *appartenait plutôt au royaume de Jérusalem où était le temple de Dieu dont elle assurait le service* » (XVII, 21), surtout depuis que Jéroboam, pour que ses sujets n'aillent pas adorer à Jérusalem, avait installé deux veaux d'or, l'un à Sichem, et l'autre à Dan, et avait pris ses prêtres dans la masse du peuple sans qu'ils soient de la tribu de Lévi (cf. 1R 13, 29-31). Tel sera le grand péché de Jéroboam qui « *établit l'idolâtrie en son royaume et trompa le peuple de Dieu, l'entraînant avec lui en son abominable impiété, au culte des idoles* » (XVII, 22).

XVII, 22 [...] Cependant, de toutes manières par ses prophètes, Dieu ne cessa de le reprendre, lui et ses successeurs, imitateurs de son impiété, ainsi que le peuple lui-même. C'est là, en effet, que surgirent ces grands et insignes prophètes, Elie et Élisée son disciple, qui firent aussi de multiples miracles. Là encore, quand Elie dit: « *Seigneur, ils ont tué tes prophètes, ils ont abattu tes autels, et moi, je suis resté seul, et ils cherchent à m'enlever la vie* » (1 R 19, 10), il lui fut répondu qu'il y avait là sept milliers d'hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal (cf. 1 R 19, 18).

Autrement dit, même dans le royaume du nord, il y a eu des hommes et des femmes fidèles au vrai Dieu, et aussi de grands prophètes comme Elie et Élisée. Mais les prophètes ne manquèrent pas non plus au Royaume de Juda qui eut également « *des rois qui par leur impiété offensèrent Dieu gravement et furent frappés de châtiments appropriés, eux et le peuple qui leur ressemblait* ». Toutefois si Jérusalem eut quelques bons rois, ce ne fut pas le cas du Royaume du Nord. C'est pourquoi,

XVII, 23 [...] De part et d'autre, selon que l'ordonnait ou le permettait la divine Providence, il y eut donc une alternance de prospérités et d'adversités ; et ces malheurs venaient non seulement de guerres externes, mais encore de guerres entre les citoyens, de sorte que la miséricorde de Dieu ou sa colère se manifestaient, déterminées par des causes certaines, jusqu'à ce que, l'indignation de Dieu grandissant, ce peuple tout entier fût non seulement mis sens dessus dessous dans ses terres par la victoire des Chaldéens, mais, dans sa plus grande partie, déporté au pays des Assyriens : d'abord le royaume du nom d'Israël, avec les dix tribus (cf. 2R 17,6), mais plus tard également Juda, après la destruction de Jérusalem et de son illustre temple, dans ce pays où durant soixante-dix ans, ils vécurent en captivité (cf. 2R 25,10-20).

3. Le retour d'exil et les derniers prophètes juifs (XVII, 23_24)

Augustin résume en quelques lignes la période qui suit l'exil¹¹ et qui s'étend jusqu'au Christ Jésus, période qu'il reprendra au livre XVIII en suivant le développement parallèle des deux cités.

¹¹ L'édit de Cyrus, vainqueur des Babyloniens et permettant aux Juifs qui le voulaient de rentrer chez eux date de ~538. Il sera suivi de la reconstruction du temple et, à partir de ~458, Esdras, un lévite descendant d'Aaron, arrivant

XVII, 23 [...] Après ces années, renvoyé de là, le peuple reconstruisit le temple qui avait été détruit, et alors qu'un grand nombre d'entre eux étaient restés en terre étrangère, il n'y eut plus désormais deux parties de royaume, chacune ayant un roi différent, mais ils n'eurent plus qu'un seul chef, à Jérusalem, et vers le temple de Dieu qui s'y trouvait, de partout, où qu'ils fussent et d'où qu'ils le pouvaient, tous affluaient en des temps déterminés. Mais ils ne manquèrent alors ni d'ennemis ni d'assaillants venant d'autres nations et c'est ainsi que le Christ les trouva déjà tributaires des Romains.

Cependant, l'objet de ce Livre étant la prophétie, Augustin évoque les derniers prophètes juifs que nous connaissons par le Nouveau Testament.

XVII, 24. Mais durant toute ce temps, depuis leur retour de Babylone, après Malachie, Aggée et Zacharie qui prophétisèrent alors, et Esdras, les Juifs n'eurent plus d'autres prophètes jusqu'à la venue du Sauveur qu'un autre Zacharie, le père de Jean (cf. Lc 1, 67) et Élisabeth son épouse (cf. Lc 24) peu de temps avant la naissance du Christ; et, après sa naissance, le vieillard Siméon et Anne, veuve et déjà très âgée (cf. Lc 2, 27 ; 36), enfin, le tout dernier, Jean lui-même, (cf. Lc 3, 2) qui, dans sa jeunesse, n'a certes pas prédit comme futur le Christ lui aussi dans sa jeunesse, mais qui cependant, par une connaissance prophétique, le désigna encore inconnu (cf. Jn 1, 29-35). Et c'est pourquoi le Seigneur lui-même a dit: « *La Loi et les Prophètes jusqu'à Jean* » (Mt 11, 13).

Les derniers prophètes parlant du Christ sont donc nommés dans les Évangiles et, en particulier, dans celui de Luc, le cantique de Zacharie que l'Église chante tous les matins à *Laudes*, constituant une très belle synthèse de l'histoire du salut, puisqu'il lie l'Ancien au Nouveau Testament, les promesses divines à leur réalisation.

À ces cinq prophètes, il convient d'ajouter bien sûr la Vierge Marie qui, dans son *Magnificat* (Lc 1,46-55), « *a prophétisé avant Jean* ». Mais ces six prophètes « *ne sont pas reconnus par les Juifs réprouvés* », alors qu'ils le sont par « *ceux qui, innombrables parmi ce peuple, ont cru à l'Évangile* ». Il y a en effet une grande différence entre reconnaître le messie en Jésus crucifié et ressuscité et attendre un messie terrestre qui restaurera Israël dans ses terres, ce qui est tout un programme, comme semblent y tenir aujourd'hui certains sionistes:

XVIII, 24 [...] Alors, en effet, Israël fut vraiment divisé en deux parties, de cette division qui fut annoncée comme irrévocable au roi Saül par le prophète Samuel (1 S 15,28). Quant à Malachie, Aggée, Zacharie et aussi Esdras, ce sont les tout derniers que les Juifs réprouvés ont retenus comme ayant une autorité divine. [...] De leurs prédictions, qui concernent le Christ et son Église je vois que je ne pourrai me dispenser d'en citer plusieurs dans cet ouvrage ; ce qui se fera dans de meilleures conditions, avec l'aide de Dieu, au livre suivant, pour ne pas surcharger davantage celui-ci déjà si long.

de Babylone à Jérusalem avec cinq mille exilés, entreprendra une importante réforme, tant politique que religieuse, avec Néhémie. La Judée, province de l'empire Perse, n'eut plus de roi mais fut dirigée par une grande assemblée. C'est la période de l'édition du Pentateuque, lu et commenté devant le peuple, et celle de la constitution du canon des Écritures juives. Le rassemblement du Shabbat à la synagogue, hérité de l'exil, gagnera peu à peu de l'importance par rapport aux pèlerinages à Jérusalem.

CERCA 2016-2017- le développement entremêlé des deux cités : *La Cité de Dieu, XI - XVIII*

6. La prophétie au temps du déclin d'Israël (CD XVII,14-24,) / 17